

Éditorial

Une photographie toute simple...

Une photographie pour éditorial... Voilà qui est inédit et pour le moins curieux... Et cependant...

Et cependant, cette photographie symbolise en trois visages, tous les aspects et toutes les suites du drame de l'Algérie Française, car ces visages expriment, au premier impact, pour l'un, l'émotion éprouvée à son retour sur la terre natale ; pour l'autre, le regret d'avoir vu partir, sans espoir de retour, ce « roumi » dont le voisinage avait finalement ses bons côtés ; enfin pour le troisième, le jeune, lui qui n'a pas connu les « événements », l'incompréhension devant la manifestation de tels sentiments. Mais ce dernier n'est pas le seul, à n'avoir rien compris à ce qui se passait là-bas. Un Français de l'Hexagone, aurait exprimé la même perplexité, intoxiqué qu'il était par la propagande, savamment distillée, de celui qui, dès le départ, malgré l'hypocrisie de ses discours (« Je vous ai compris », « de Dunkerque à Tamanrasset », « Vive l'Algérie Française ») avait la ferme intention de nous abandonner, approuvé par tous les godillots de la politique, le maire de Marseille en tête. Ainsi conditionnée, sans rien savoir de la réalité algérienne, l'opinion publique française ne pouvait pas ou ne voulait pas admettre la vie en partage, avec ses bons et ses mauvais côtés, que menaient Pieds-noirs et Algériens dans les départements français d'Algérie.

Certes, cette vie en commun ne fut pas toujours harmonieuse... Les reproches que l'on pourrait adresser à cette co-existence trop souvent inégale, trop souvent au profit des uns et au détriment des autres, nous sont apparus plus nettement avec la réflexion que procurent le temps et l'exil... Mais que les donneurs de leçons ne viennent pas



nous parler de repentance ou de crime contre l'humanité. Nous avons, nous - et nos pères avant nous - tellement donné à cette terre bien-aimée d'Algérie, pour en faire le pays moderne que nous avons laissé à notre départ.

Que représente donc cette photographie ?... Tout simplement, nous l'avons dit, trois visages ; trois visages dans un décor banal, ne sollicitant pas une description particulière, si ce n'est pour constater que la maison en arrière-plan où habitaient et où habitent toujours, les ouvriers de la ferme Léger à Oued Fodda, est solide et efficacement abritée sous son toit de tuiles, loin de l'image trop répandue de la mechta ou du gourbi enfumés et insalubres. Néanmoins, reconnaissons-le : ce n'était pas partout le cas.

Mais les visages ?...

Celui de gauche... Un Européen d'une cinquantaine d'années, un Pied-Noir, revenu après vingt-cinq ans d'absence, fouler à nouveau le sol de sa terre natale. Observons attentivement ses traits. À l'évidence, ils expriment tout le bonheur de celui qui, après un long

voyage, a retrouvé le paysage familier et inoubliable de son enfance, la ferme de sa jeunesse ; mais plus encore, ils expriment l'émotion toute proche des larmes de celui qui vient de retrouver un ami.

Cet homme s'appelle André Léger. Un nom français - il aurait pu être espagnol, napolitain, maltais ou juif - mais un cœur pied-noir. L'Européen classique de là-bas dont la famille originaire de Paris - c'étaient des quarante-huitards déjà exilés parce qu'ils étaient républicains - est arrivée au Maghreb, aux premiers jours de la présence française. Une Bible, datée de 1848, offerte par l'archevêque de Paris sur les quais de Bercy au moment de quitter une terre chrétienne pour s'aventurer dans l'inconnu, et pieusement transmise de génération en génération, peut en témoigner. Ses aïeux, dans des conditions de vie épouvantables, en proie aux fièvres coloniales, à la malaria, au paludisme, au typhus, au choléra, aux cruels Hadjoutes coupeurs de têtes, ont asséché, débroussaillé, dépierré, fertilisé, mètre carré après mètre carré une terre hostile. De ces

étendues de maquis impénétrables ou de marécages insalubres, ils ont fait de merveilleux hectares de cultures céréalières, de verdoyants vergers d'agrumes... Et après tous ces efforts et tous ces sacrifices, certains esprits chagrins n'hésitent pas à leur reprocher une « occupation » illégitime du terrain.

Paradoxalement, la passion d'André n'est pas dans les cueillettes et les moissons. Il acquiert une solide formation d'ingénieur en électromécanique. Mais l'appel de la terre est le plus fort. Son rêve n'est pas d'être employé chez Alstom où il fait néanmoins un stage, mais de se consacrer au machinisme agricole, en revenant à la ferme, pour valoriser par ses connaissances en moteurs de tracteurs ou de moissonneuses, la terre héritée des anciens et au passage faciliter grandement le labeur de ses ouvriers.

« Quoi ! Il vit de la terre ! », diront certains... Alors, le raccourci est facile : c'est un colon !!! Un colon, « ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal » se seraient écriés aussitôt les bien-pensants de l'intelligentzia hexagonale et avec eux tous les « veaux » - le mot est d'un certain général - qui suivaient ces brillants cerveaux.

Oui, un colon ! N'ayons pas peur de lui attribuer ce titre et de souligner la noblesse trop souvent méconnue et décriée de ce terme. André était le digne héritier de ces pionniers qui ont bravé les pires dangers et affronté les plus durs labeurs pour faire de cette terre d'Algérie, partout où cela était possible et parfois impossible, un terreau fertile, source de récoltes abondantes. Et, lorsque l'on regarde son visage, on ne peut y lire que la joie de celui qui se sent à nouveau chez lui et retient avec une sorte de pudeur virile, toute cette allégresse, prête à exploser en rires ou en larmes, toute cette allégresse que lui procure la rencontre avec son ami algérien, après tant et tant d'années de séparation.

Observons maintenant le visage de droite...

Un Algérien... D'une cinquantaine d'années lui aussi... Un homme du bled ; de ces hommes qui, durs au travail, ont largement contribué, à partir de la colonisation, à l'épanouissement de leur pays. Il n'a rien abandonné des coutumes ancestrales. Sa tête est toujours recouverte d'un turban dont la mode n'a pas changé depuis des siècles, même si, sur lui, le fameux burnous a pris une texture plus moderne. Peut-être l'ancien avait-il trop de sueur ?

Regardons de plus près ce que nous offre la face de cet homme, burinée par une vie de travail sous un soleil accablant. Ses yeux, son sourire, débordent de l'allégresse que procure le retour de l'ami que l'on croyait perdu. Mais le regard, le sourire ne suffisent pas. Il lui faut ajouter le geste fraternel que trahit la main sur l'épaule.

Sans doute se souvient-il des bons moments partagés pour les fêtes de fin d'année, toujours sources de cadeaux, ou du méchoui de l'Aïd el Kébir, toujours offert par les patrons ; ou encore se rappelle-t-il le passage, tous les matins, du cabriolet de la ferme qui faisait du ramassage scolaire avant l'heure, et sur lequel prenaient place sans distinction, dans un mélange pittoresque, dans une joie chaque jour renouvelée, les enfants de la ferme et les enfants du douar qui se rendaient à l'école du village. Mieux encore, cette connivence que l'on peut lire dans ses yeux ne vient-elle pas de la complicité qu'ils apportaient dans leurs jeux, dans leurs espiègleries, dans leurs parties de chasse aux alouettes et aux cailles, à travers les chaumes calcinés, dans leur apprentissage commun du labeur de la terre, parfois même dans leurs affrontements d'adolescent, enfin dans leur compagnonnage jusqu'à l'âge adulte ?...

Lorsque l'on examine cette photographie, on est en droit de se demander si les ouvriers musulmans étaient aussi malheureux que la malveillance de certains voudrait l'affirmer. Il faut croire que non, car bien que soumis à

la rude loi du travail, tout comme leurs voisins pieds-noirs, les hommes de la terre, du bled et des douars, préféreraient - et de loin - travailler chez le « Roumi », plutôt que chez le propriétaire arabe, son frère en religion. Ils y jouissaient d'une meilleure considération et surtout ils y étaient mieux payés.

« C'était du paternalisme » ronchonnent les grincheux, devant toutes ces marques de convivialité heureuse... Du paternalisme ?... D'accord. Mais un paternalisme qui rendait les gens heureux. La preuve, on ne la voit que trop dans ce visage épanoui.

Le troisième visage, celui du centre de la photo, est celui d'un adolescent dont le moins que l'on puisse dire, c'est que ses traits marquent l'incompréhension devant la scène qui se déroule sous ses yeux. Son jeune âge nous convainc qu'il n'a rien connu de la guerre d'Algérie, si ce n'est ce qu'a dû lui raconter une propagande des plus pernicieuses : le Français, colon et colonisateur, source de tous les maux, le Français assoiffé de sang, coupable de tous les crimes accomplis durant la « glorieuse » guerre d'indépendance, le Français à la fois capitaliste et Harpagon, responsable jusqu'à aujourd'hui de la crise économique, de la misère endémique, du chômage accablant qui règnent en Algérie.

Or, voilà qu'un de ces Français qu'on a baptisés Pieds-Noirs, revient au village, avec beaucoup d'assurance, loin de toute protection, sans la moindre crainte de représailles pour tout ce qu'il a dû commettre, et voilà que chez ce garçon, à Oued Fodda, les anciens, son père, ses oncles, ses voisins, accueillent ce « Roumi », dans l'émotion, dans la joie, que doivent susciter des retrouvailles avec un ami très cher, avec un frère. C'est à n'y rien comprendre.

Et malheureusement, cette incompréhension qui cherche à savoir malgré tout, qui s'efforce de découvrir la vérité, est davantage admissible et supportable que la triste indifférence des gens de

l'Hexagone, qui, derrière « l'autre », ont abandonné les Pieds-Noirs, leurs compatriotes à leur triste sort.

« Je vous ai compris !!! », avait clamé le chef aux tristes étoiles et les métropolitains, par commodité intellectuelle sans doute, par désir du moindre effort peut-être, par ignorance certainement, s'étaient réfugiés dans l'indifférence, s'en tenant à ce que « l'autre » avait bien voulu comprendre.

Hélas, il est des incompréhensions qui blessent, mais il est des indifférences qui tuent.

*
* *
*

Cette photographie, finalement, a la valeur d'un témoignage irréfutable. Elle rétablit une vérité que les meneurs du FLN - mais aussi leurs complices, les politiciens français, dans un parti pris évident, ont voulu effacer à tout jamais. Elle réfute tous les mensonges au premier degré et sans la moindre nuance, d'une caste politique servile, d'une presse inféodée, qui affirmaient que les colons, tous les colons, que les Pieds-Noirs, tous les Pieds-Noirs, « avaient fait suer le burnous ».

Oui ! C'est une évidence indéniable, le burnous a sans doute sué ; mais le tricot de flanelle et la ceinture de toile qui ceignait les reins ont sué, tout autant si ce n'est plus, car l'artisan pied-noir dans son atelier, le patron pied-noir dans son entreprise, le colon pied-noir au cœur de ses plantations, sans compter les 90 % de fonctionnaires modestes, d'ouvriers, d'employés qui constituaient l'essentiel du peuple pied-noir et n'avaient que leurs bras et leur courage pour tout bien, tous se voulaient exemplaires. Même en faisant suer le burnous du voisin, comment comprendre autrement la transformation, en 132 ans, d'une terre aux trois-quarts désolée en un pays aux richesses du sol et aux ressources du sous-sol considérables ?... Comment expliquer tout ce que cette colonisation tant décriée a apporté à l'Algérie ?... D'abord un nom à une terre qui n'en n'avait pas ; ensuite des bienfaits inestimables : plus de santé et d'espérance de vie, avec ces admirables médecins de colonisation, avec ses dispensaires et ses hôpitaux ; plus d'éducation avec ces jeunes institutrices et instituteurs, éparpillés dans le bled, les douars et les djebels ; plus de bien-être dans l'amélioration de l'urbanisme et de l'habitat ;

dans la création de réseaux routiers et ferroviaires, de ports et d'aéroports ; dans l'amélioration permanente des conditions de culture ; dans les immenses progrès en matière d'irrigation avec l'inauguration de nombreux barrages, comme celui des Cheurfas, à Saint-Denis du Sig, aujourd'hui hélas envasé, ou celui de Lamartine irriguant toute la plaine du Chélif, ou encore le somptueux barrage de Beni Bahdel alimentant Oran en eau douce ; sans parler enfin des découvertes de richesses trop facilement abandonnées : les gisements pétroliers d'Hassi Messaoud, les raffineries de gaz naturel d'Arzew...

Plus qu'un long éditorial, cette photographie apporte avec simplicité, mais dans une authentique évidence, une image de ce que fut la présence pied-noire en Algérie et des regrets que son départ a provoqués... Alors ?... Oui, alors que les adeptes de la repentance se le tiennent pour dit, en attendant que le temps et l'Histoire fassent tomber l'un après l'autre, les mensonges, abattent les calomnies, les médisances dont le point culminant a été atteint lorsque l'on a osé affirmer que la colonisation était un crime contre l'humanité...

L'Écho de l'Oranie

